

Le fascisme : quand l'intolérance aboutit au génocide.

1. La montée au pouvoir des fascistes :



L'Italie s'était rangée aux côtés des Alliés en 1915. Elle l'avait fait moyennant certaines promesses, notamment de colonies. Elle est non seulement déçue, mais aussi très profondément affaiblie : 645.000 tués, plus d'un million de blessés (dont 300.000 mutilés) et ses riches provinces du Nord dévastées.

L'Italie sortait de la guerre écrasée, en outre, par une dette colossale.

Au lendemain de la guerre, il s'y produit une crise économique dont les principales victimes sont les anciens combattants, qui démobilisés, sont réduits au chômage. La monnaie italienne perd une grande part de sa valeur. Ce qui a pour conséquence une hausse du coût de la vie et une augmentation du chômage.

Voulant rétablir l'ordre et redonner à l'Italie le prestige d'une grande puissance digne de la Rome antique, Mussolini (1883-1945) fonde un nouveau parti (1921). Il rassemble autour de lui les mécontents : les anciens combattants, les jeunes chômeurs et la petite bourgeoisie ruinée par la dépréciation de la monnaie. Groupés en « faisceaux¹ de combat » (*fasci di combattimento*), revêtus de « chemises noires », ils vont former une véritable armée.

QUELS PARTISANS POUR MUSSOLINI?

Doc n° 1

Par une sombre soirée d'automne, le 30 octobre, les bandes de chemises noires, farouches, bien armées, blanchies de la poussière d'une longue route, entrèrent sans résistance comme une horde de conquérants dans la Ville Eternelle muette et frappée de stupeur. Le lendemain apparut le Duce et des acclamations retentirent. Dans son état-major figuraient des généraux et des officiers supérieurs qui avaient revêtu la chemise noire. Le roi eut vite fait de lui confier la tâche de former un gouvernement (...).

Dans la noblesse comme dans l'industrie, (...) victimes, l'une et l'autre, de l'état anarchique qui sévissait en province, l'enthousiasme qu'excita le triomphe de Mussolini fut sincère et spontané. Le patriciat en chemises blanches serra avec effusion la main du fascisme en chemises noires (...). La bourgeoisie citadine, libérale par tradition, mais sentant bien qu'un coup de balai était dans l'air, jugea prudent de se mettre du côté du manche et se rallia à la révolution. Ses adhérents les plus ardents furent les jeunes combattants de la guerre et les adolescents des classes moyennes, impatientes de crier au grand jour leurs passions patriotiques et ultra-nationalistes. Mais, comme dans toute révolution victorieuse, il vint aussi au fascisme (...) des éléments indésirables, transfuges d'extrême-gauche, anciens anarchistes, aventuriers, pêcheurs en eau trouble, avides de faire fortune en changeant de peau.

Baron BEVENS, Quatre ans à Rome, Paris, 1934, pp. 133-135.

Ces fascistes se heurtent surtout aux socialistes ; ils organisent contre eux de nombreuses expéditions punitives. Ainsi par la brutalité et la terreur Mussolini élimine progressivement tous ses adversaires. Il reçoit le soutien des milieux industriels qui redoutent l'extrême-gauche et l'action des syndicats.

¹ **Faisceau** : paquet de verges (instrument de punition corporelle formé d'une baguette flexible ou d'une poignée de brindilles) liées par une courroie de cuirs que les licteurs (officier qui marchait devant les principaux magistrats) portaient lorsqu'ils précédaient un magistrat revêtu de l'*imperium* (puissance publique)

Montées sur des camions (...), les chemises noires se dirigent vers l'endroit qui est le but de l'expédition. Une fois arrivé, on commence par frapper à coups de bâton tous ceux (...) qui ne se découvrent pas au passage des fanions fascistes ou qui portent une cravate, un corsage rouges (...). On se précipite au siège du Syndicat, de la coopérative, à la Maison du Peuple, on enfonce les portes, on jette dans la rue mobilier, livres et on verse des bidons d'essence : quelques minutes après, tout flambe. (...) Des groupes fascistes vont à la recherche des « chefs », maires et conseillers de la commune (...) : on leur impose de se démettre, on les bannit pour toujours du pays, sous peine de mort ou de destruction de leur maison. S'ils se sont sauvés, on se venge sur leur famille.

Angelo TAscA, La naissance du fascisme, Paris, 1967 (1ère éd. 1938), pp. 129-130.

Après une « une marche sur Rome » (octobre 1922), Mussolini se voit confier le gouvernement par le roi Victor-Emmanuel III : il est devenu le **Duce**, le chef de l'Italie. En avril 1924, des élections donnent la majorité aux fascistes mais l'opposition reste puissante. En juin 1924, par une modification de la loi électorale, Mussolini ou le Duce peut écarter du pouvoir les députés non fascistes ; une dictature se ment en place sous une apparence légale.

Le Duce entend gouverner en maître, il élimine tous les partis autres que le parti fasciste qui devient la véritable armature de l'Etat ; les chefs de l'opposition sont déportés ou assassinés. Il abolit le suffrage universel, la presse et la radio passent sous son contrôle. Le « salut romain » (bras droit tendu) est adopté par les fascistes. Les libertés individuelles sont supprimées et la censure est établie dans tous les domaines. L'opinion est manipulée par de spectaculaires manifestations de masse. Mussolini organise, en outre, une forte police politique : la milice. La propagande va s'exercer, avant tout, sur les jeunes générations.



29. SERMENT EXIGÉ DES PROFESSEURS D'UNIVERSITÉ

Je jure d'être fidèle au roi, à ses successeurs, au régime fasciste, d'observer loyalement le Statut et les autres lois de l'État, d'exercer mon métier d'enseignant et de remplir tous mes devoirs académiques avec le but de former des citoyens efficaces, probes, dévoués à la patrie et au régime fasciste. Je jure que je n'appartiens pas et n'appartiendrai pas à des associations ou partis dont l'activité ne se concilierait pas avec les devoirs de ma charge.

(D'après P. MILZA et S. BERNSTEIN, *Le fascisme italien, 1919-1945*, Paris, 1980, pp. 207-208).

Mussolini met vraiment l'école au service du fascisme ; les instituteurs et les professeurs doivent être des fidèles du nouveau régime : ils enseignent en « chemise noire ». La population doit suivre les mots d'ordre du régime « *Crede, obedi, combattere* » (croire, obéir, combattre), car le « Duce a toujours raison ». Sous l'action de Mussolini, l'Italie se transforme en une puissance totalitaire suivant la formule « *Tout dans l'Etat, rien contre l'Etat, rien hors de l'Etat* ». Ainsi les nécessités de l'Etat passent avant celles des individus : l'homme doit vivre pour l'Etat et faire abstraction de lui-même.

C'est pourquoi l'Etat veut tout contrôler et tout organiser : presse, syndicats, production et même vie privée.

Afin de résorber le chômage, Mussolini entreprend une politique de grands travaux :

- ✚ Irrigation des terres arides en Sardaigne,
- ✚ Equipement de centrales électriques,
- ✚ Electrification des chemins de fer,
- ✚ Construction d'autoroutes,
- ✚ Afin de ressusciter le passé grandiose de Rome, il fait entreprendre de nombreuses fouilles archéologiques.

La politique extérieure du régime fasciste est dominée par l'impérialisme². Le Duce veut rendre la Méditerranée à l'Italie et trouver des territoires pour y placer l'excédent de population. Il annexe d'abord la région de Fiume³. En 1935, il lance ses troupes à la conquête de l'Éthiopie, membre de la S.D.N. : la France et l'Angleterre s'opposent à ses visées et font voter par la S.D.N., des « sanctions ». Celles-ci, par ailleurs peu efficaces, auront pour effet de rapprocher Mussolini de l'Allemagne hitlérienne, (Axe Rome-Berlin), novembre 1936 : accord politique et militaire entre les deux nations). En 1939, il envahit l'Albanie. Le 10 juin 1940, croyant toute proche la victoire de Hitler, il se jette à son tour sur la France et déclare la guerre à l'Angleterre.

Négligeant les conseils de prudence que lui donnent ses généraux, à l'automne 1940, il engage la campagne de Grèce qui prend rapidement une tournure désastreuse. Dès ce moment, Mussolini devient pour l'Allemagne hitlérienne un allié encombrant qu'elle devra secourir dans les Balkans, en Afrique du Nord et enfin en Italie même.

En juillet 1943, le roi Victor-Emmanuel III fait arrêter Mussolini et le remplace par le maréchal Badoglio. Libéré par les Allemands, au printemps 1945, quand le front allemand s'effondre en Italie, Mussolini tente de fuir vers le Tyrol : reconnu par des partisans, il est exécuté sommairement le 27 avril 1945.

2. L'Allemagne nazie :

Le traité de Versailles et la commission des réparations avaient imposé de lourdes indemnités à l'Allemagne. Certes, elle n'avait pas souffert de la guerre sur son territoire et ses usines n'avaient pas été détruites. Mais son potentiel industriel avait été fortement diminué par les cessions de territoires et par l'usure d'un matériel qui n'avait pas été renouvelé pendant les hostilités.

La guerre coûta à l'Allemagne 1.900.000 hommes; il faut y ajouter la mort d'environ 750.000 civils (due aux privations notamment) et un déficit de près de 3 millions de naissances. Elle gardait 62 millions d'habitants; mais 16 % des hommes entre 15 et 50 ans ont disparu, ce qui devait freiner la reprise économique immédiate.

L'Allemagne vit sous la menace d'une faillite monétaire. Le mark, qui n'est plus convertible, commence à s'effondrer dès la fin de la guerre. Le papier-monnaie est émis en si grande quantité que sa garantie devient insuffisante : c'est l'inflation⁴.

Dès lors, les billets sont dépréciés⁵ et le prix des marchandises augmente. La hausse des salaires élève le prix de revient des marchandises., ce qui entraîne de nouvelles augmentations de salaire. Les rentiers, les retraités sont complètement ruinés, la misère est présente partout dans les milieux ouvriers où la situation sanitaire devient alarmante (surtout chez les enfants).

Cependant, grâce aux capitaux américains et à la création d'une nouvelle monnaie (le Rentenmark-papier, puis le Reichsmark-or), l'Allemagne sera renflouée.

² **Impérialisme** : Domination militaire, économique, culturelle,... d'un Etat ou d'un groupe d'Etats sur un autre Etat ou groupe d'Etats. Volonté d'expansion et de domination, collective ou individuelle.

³ **Fiume** : Rijeka, anc. Fiume, v. de Croatie sur l'Adriatique.

⁴ **Inflation** : Situation ou phénomène caractérisés par une hausse généralisée, durable et plus ou moins importante des prix.

⁵ **Déprécier** : Diminuer la valeur de ; dévaloriser.

C'est dans ce climat de misère, de mécontentement et de troubles politiques que la république de Weimar (1919-1933) a succédé à l'empire de Guillaume II (deuxième Reich). Ce gouvernement républicain signe le traité de Versailles ; il doit rapidement faire face à une situation anarchique.

Les Allemands ne cessent de protester contre le traité de Versailles qu'ils appellent le «diktat» (paix dictée). Ils supportent mal l'occupation par la France et la Belgique du bassin minier de la Ruhr en compensation du non-paiement des «réparations» prévues en 1919.



« Femmes, voici votre place dans le IIIe Reich ! Votre réponse : " La lutte contre les nazis pour la social-démocratie". »

35. *Affiche du Parti social-démocrate allemand*, vers 1930.

La constitution de la république de Weimar prévoit un régime libéral et démocratique. Le parlement est composé de deux chambres: le Reichstag, élu au suffrage universel tous les 4 ans, vote les lois et contrôle le gouvernement; le Reichrat assure la représentation des 17 états (ou länder). A la tête de la république, le Président du Reich est élu pour 7 ans au suffrage universel; le gouvernement, dirigé par un chancelier, dépend à la fois du Président et du Reichstag.

De plus, la crise économique mondiale de 1929 a des effets particulièrement graves en Allemagne. La production industrielle baissant de plus en plus, le chômage augmente sans cesse: en 1932, on compte près de 6 millions de chômeurs. Cette misère générale a indéniablement favorisé la prise du pouvoir par le parti nazi (national-socialiste), d'Adolf Hitler (1889-1945). Ce parti, né à Munich en 1919, axait sa propagande nationaliste sur le refus des réparations, la révision du traité de Versailles, la xénophobie et l'antisémitisme.

Profitant de la faiblesse de la république de Weimar, les hitlériens avaient mis sur pied une formidable organisation paramilitaire (les S.A.), bénéficiant de l'appui de nombreux banquiers et d'industriels par ses positions anticommunistes ; aux bourgeois, ils se présentent comme le garant de l'ordre; aux chômeurs, ils promettent du travail; aux paysans, la remise de leurs dettes.

En 1933, Hitler est désigné comme chancelier par le dernier président de la république de Weimar, le Maréchal Hindenburg, puis il devient Reichsführer, c'est-à-dire « guide » du IIIe Reich. À la mort de celui-ci, en 1934. Finalement, 441 députés (contre 92 socialistes) lui votent les pleins pouvoirs pour 4 ans : Hitler est ainsi devenu légalement dictateur. Les plébiscites qu'il organise, n'ont pour but que d'entériner sa politique: la liste du Führer, seule en compétition, obtient chaque fois plus de 95 % des voix.

La doctrine politique d'Adolf Hitler est exposée dans son livre, «*Mein Kampf*» (Mon combat) qui devint la Bible du mouvement nazi.

✚ Elle est **raciste**: selon lui, les sont les meilleurs représentants de la race blanche (et les *Germanis* le plus brillant fleuron). Il faut persécuter les éléments qui menacent leur pureté et en particulier les Juifs qu'il rend responsables de tous les maux qui accablent l'Allemagne. Les lois de Nuremberg (1935) leur avaient retiré la citoyenneté allemande et interdit toute union avec des Aryens.



✚ Elle est **nationaliste**: selon Hitler, l'Allemagne est la nation peuplée par les Aryens les plus purs; les Allemands sont donc des «hommes supérieurs» destinés à devenir «les maîtres du monde ». Le peuple allemand, race de «seigneurs », a le droit d'étendre son «espace vital» au détriment des peuples inférieurs (principalement les Slaves). On encourage les familles nombreuses en instituant des allocations de naissance.

✚ Elle est **totalitaire**: comme en Italie, toutes les forces de la Nation doivent être soumises à l'Etat; il ne peut y avoir qu'une seule opinion, qu'un seul parti politique; il faut donc éliminer l'opposition socialiste et communiste, rendue responsable de la défaite militaire de 1918. La grève sera rigoureusement interdite. Les syndicats ouvriers sont dissous, les associations patronales aussi.

✚ Elle est **dictatoriale**: pour veiller à la pureté de la race, pour faire du peuple allemand un peuple de seigneurs, pour diriger le parti nazi, il faut un chef, un führer: «Ein Volk, ein Reich, ein Führer» (un peuple, un empire, un chef). La volonté de Hitler sera transmise à une pyramide de chefs dans laquelle chacun est lié à ses supérieurs et au Führer par une soumission volontaire et un dévouement absolu.



Avec ses pleins pouvoirs, Hitler supprime toutes les autres formations politiques; ses partisans sont dotés d'un uniforme (la chemise brune) et d'un emblème (la croix gammée); ils sont groupés en sections d'assaut (S. A.) et en brigades de protection (S. S.). Il impose aux Allemands son drapeau et le salut hitlérien (bras levé) accompagné du « Heil Hitler» pour remplacer les formules de politesse traditionnelles.

La Gestapo (police secrète d'Etat) et les S.S. enserrnent tous les Allemands dans un réseau de suspicion et d'oppression généralisées : la peur devient le moyen le plus efficace de gouvernement (avec, aussi, les tortures infligées dans des caves spécialement aménagées). C'est aux S.S. que Hitler confie l'organisation du système concentrationnaire: les premiers camps de concentration (Buchenwald, Dachau...) sont créés dès 1933. Un décret (février 1933) y autorise la détention sans jugement. Les S.S. n'ont aucun scrupule dès qu'il s'agit d'établir «l'ordre nouveau ». Toutes les méthodes leur sont bonnes : actes de provocation, assassinats, enlèvements, suicides savamment mis en scène. Fuyant les persécutions, de nombreux Allemands et, parmi eux surtout des Juifs, quittent leur pays.

Hitler supprime en outre la structure fédérale de l'Allemagne. Hitler gouverne avec l'aide de collaborateurs, comme Goering (président du Reichstag et ministre de l'aviation), Goebbels (ministre de la propagande), Himmler (chef des S.S. et de toutes les polices), von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères. Le ministère de la propagande contrôle la littérature, la

presse, la radio, le théâtre, la musique et les beaux-arts. L'uniformisation de l'opinion s'achève par la mainmise sur l'enseignement.

On révoque les professeurs non raliés au pouvoir nazi, tandis que les bibliothèques sont «épурées» des auteurs juifs ou marxistes. Le führer se déclare aussi le chef suprême de l'armée (1938) : c'est à lui que les soldats prêtent le serment de fidélité.



32. Leni RIEFENSTAHL, Photomontage dans *Illustrierter Film Kurier*, numéro spécial consacré au film *Triomphe de la volonté*, Automne 1936.

Les ouvriers et les employés doivent entrer dans un Front du travail, tenu par le parti national socialiste allemand des travailleurs (ou parti nazi). Une discipline sévère (livret de travail, affectations obligatoires pour les hommes ou pour les femmes) est accompagnée d'un alourdissement des horaires ; mais aussi d'une politique sociale, comme les congés payés et le développement d'activités culturelles, créées par un organisme officiel « La Force par la Joie ». Parallèlement, les organisations de la Jeunesse hitlérienne deviennent obligatoires et inculquent l'obéissance au Führer tout en prévoyant un entraînement paramilitaire.

<p>17 ANS EN 1933</p> <p>Ma jeunesse a été celle de toute une génération qui avait grandi dans une bourgeoisie à tendance de droite et qui fournit par la suite au mouvement nazi et à l'armée un grand nombre de ses dirigeants.</p> <p>Il y avait dans la bourgeoisie, au moment où Hitler prit le pouvoir, une génération mi-enfantine, mi-adolescente qui rêvait de se sacrifier à un idéal. (...) Mon entrée aux Jeunesses Hitlériennes date du 1er mars 1933. L'antisémitisme faisait partie tout naturellement des opinions que nos parents nous avaient transmises. (...) Je dois à cette situation d'avoir pu par la suite servir de toutes mes forces une politique inhumaine sans me poser de questions sur ma propre honnêteté morale.</p> <p>Hitler réussit à nous communiquer son fanatisme. Le fanatique croit que la fin justifie les moyens. Il ne voit que le but à atteindre, et devient aveugle et sourd à tout le reste. (...)</p> <p>Ma mère nous ressassait que l'Allemagne avait perdu</p>	<p>DEUX REGARDS SUR LES JEUNESSES HITLÉRIENNES</p> <p>En 1935, j'ai passé une partie de l'été (...) dans une famille qui avait dû quitter la Saxe en 1933. Le père était un ancien directeur d'école. Social-démocrate et adepte de théories pédagogiques progressistes, il avait été chassé de son poste par les nazis et était parti pour le Brandebourg où il avait trouvé un emploi de garde forestier. (...)</p> <p>Eva, leur fille, (...) était résolument hostile à la Jeunesse hitlérienne. (...) Elle me disait : « Ce pays est effrayant, j'ai beaucoup de mal à rester en rapport avec mes anciens amis depuis 1933, et puis, on ne sait jamais à qui se fier. (...) Nous avons (...) des discussions à la maison, parfois sur des sujets politiques : son père, alors, laissait cours à son amertume et son désespoir. (...) Les impressions que j'ai ramenées du Brandebourg m'ont montré un peu de l'envers du décor: des jeunes qui refusaient le nazisme, des familles retirées à la campagne dans une atmosphère de crainte et</p>
--	---

<p>la guerre bien que ses soldats eussent été les plus valeureux. Une paix infamante avait causé l'écartèlement du pays. L'économie nationale était mise en péril par les dettes de guerre (...). On entendait les adultes s'insurger contre les querelles confuses qui avaient lieu au sein du Parlement, et on comprenait que ce désordre était dû aux partis qui divisaient les Allemands. (...) Parmi les misères dont se plaignaient les adultes, il y avait le chômage.</p> <p>Les promoteurs du National-Socialisme promirent de supprimer le chômage et la misère de 6 millions d'habitants et je les crus. Je crus qu'ils réaliseraient l'union politique du peuple allemand et qu'ils surmonteraient les difficultés résultant du traité de Versailles.</p> <p>Melita MASCHMANN, <i>Ma jeunesse au service du nazisme</i>, Paris, 1964, pp. 25-26 (Trad. A. R0uFFET).</p>	<p>d'oppression, vivant dans leur pays comme des étrangers. (...)</p> <p>Je connaissais chez les Français les scouts, mais la Hitlerjugend était différente et, surtout, il y avait, à la fois spontané et dirigé, un plaisir à défiler ensemble, (...) un enthousiasme à chanter ensemble. (...) Les textes, je les ai oubliés, ils n'avaient pas beaucoup d'importance, mais chanter ensemble était un acte important. (...) Et tout cela faisait une atmosphère toute nouvelle pour moi, totalement inconnue : c'était comme un enivrement (...) quelque chose qui attirait, mais semblait redoutable, comme un mythe redevenu vivant.</p> <p>Témoignages tirés de <i>Un étudiant français en Allemagne</i> : Pierre Grappin, souvenirs des années 1934-1938 (D'après <i>l'Histoire</i>, n 118, janvier 1989, p. 85).</p>
---	--

Hitler méprise la religion tout en admirant l'organisation, qu'il juge remarquable, des catholiques.

Sur le plan économique, le nazisme se caractérise par l'organisation de l'autarcie. Une très stricte planification vise à rendre l'Allemagne entièrement indépendante de l'étranger.

La nécessité de redresser l'économie allemande, de résorber le chômage, autant que les besoins de sa politique impérialiste, amènent Hitler à développer :

- ✚ Les industries de produits de remplacement, les «ersatz» (textiles artificiels tirés du bois ; caoutchouc et essence synthétiques à partir du charbon) ;
- ✚ Construire aussi un vaste réseau d'autoroutes (plus de 3.000 km),
- ✚ A mettre au point un impressionnant programme de réarmement.

⇒ C'est une emprise totale sur l'économie que réalise ainsi l'Etat hitlérien, obéissant à un dirigisme sévère.

En préparant la guerre, Hitler réussit à redresser artificiellement l'économie. Dans ces conditions, l'armée allemande devait impérativement adopter une tactique de guerre-éclair), l'économie nationale ne pouvant soutenir une «guerre d'usure».

À la veille de la seconde guerre mondiale, l'Allemagne hitlérienne fascine une partie du monde par sa puissance militaire, par son redressement économique et par une apparente adhésion du peuple au national-socialisme: l'« ordre nouveau» nazi est plus impressionnant que celui de l'Italie fasciste.

Hitler a l'habileté d'identifier sa politique à la volonté de l'Allemagne. Son départ de la Société des Nations est approuvé par plus de 40 millions de voix allemandes contre 2.100.000 (12 novembre 1933). En octobre 1936, est scellé l'axe Rome-Berlin, élargi par le pacte antikomintern signé avec le Japon, en novembre 1936.

Une série d'agressions, conformes au plan d'unification de la «communauté germanique», commence. L'Autriche, dont le chancelier Dolfuss a été assassiné (25 juillet 1934) par les «nazis», en est la première victime (13 mars 1938) : son annexion (Anschluss) est ratifiée par 48.751.000 voix allemandes contre 459.000. La même année, la population germanique des Sudètes (3 millions), enlevée à la Tchécoslovaquie, est rattachée à l'Allemagne.

Se trouvant en face de Hitler et de Mussolini, à la conférence de Munich, les Premiers ministres de France et de Grande-Bretagne (Daladier et Chamberlain) se résignent au fait accompli (29 septembre 1938). La France n'est pas en mesure de réagir seule avec efficacité et l'Angleterre n'a pas encore le service militaire obligatoire (voté le 28 avril 1939). Hitler peut encore occuper impunément la Bohême et la Moravie, érigées en protectorat (15 mars 1938), puis le territoire de Memel repris à la Lituanie (22 mars 1938).

Enfin, le 23 août 1939, Hitler réussit à signer avec l'U.R.S.S. un pacte de non-agression. Un accord secret accompagne ce traité il délimite les sphères d'intérêt soviétique et allemande en Pologne et en Roumanie.

La prise de pouvoir des « nazis » à Dantzig (23 août 1939) écarte les dernières illusions. La guerre par fragments n'était que le prélude d'un conflit universel, déchaîné par l'ambition d'hégémonie de l'Allemagne. A l'aube du 1er septembre 1939, l'armée allemande pénètre en Pologne.

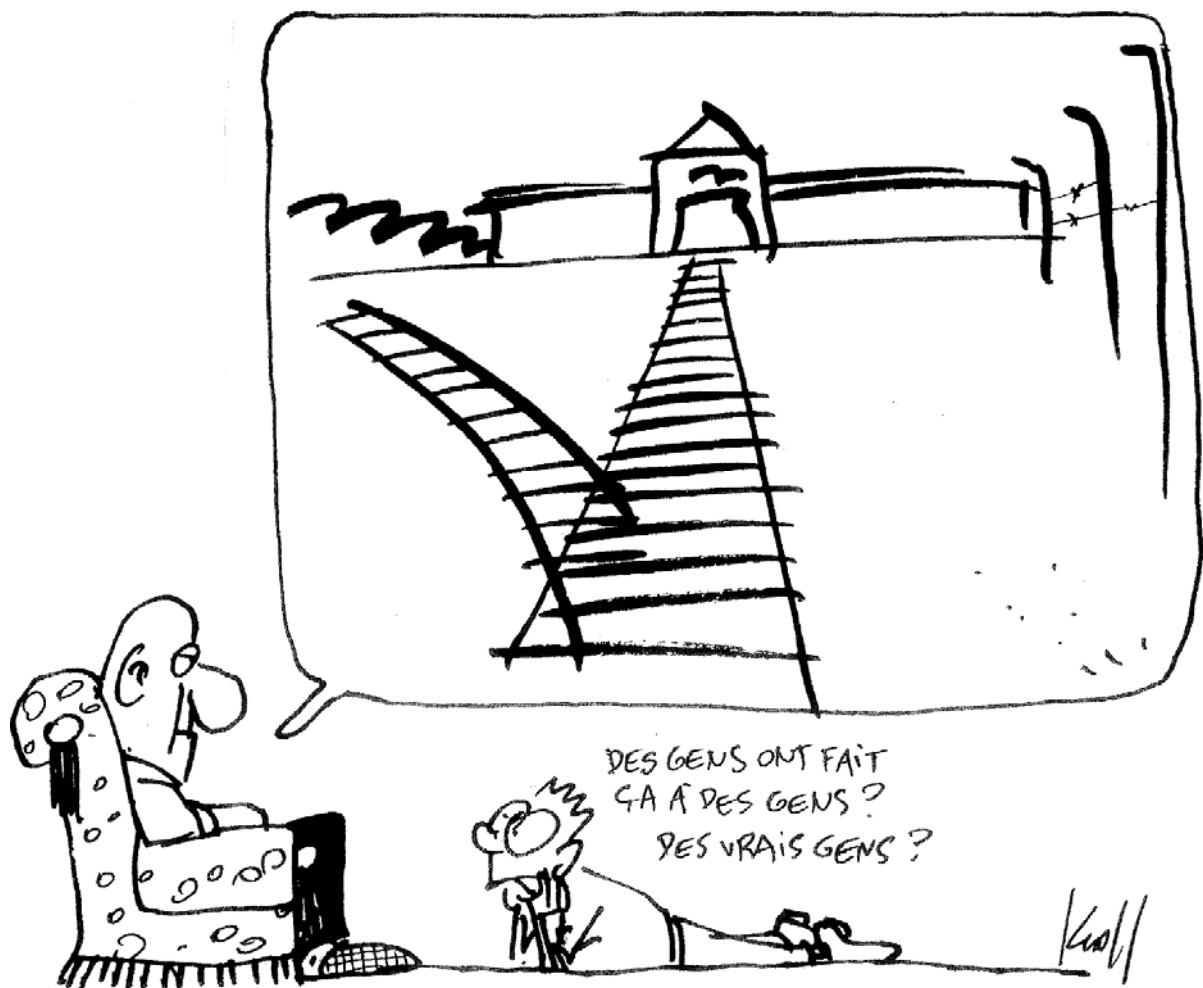
Jusqu'au dernier moment, Hitler espéra que les démocraties occidentales, et surtout la Grande-Bretagne, s'inclineraient devant son coup de force; mais, le 3 septembre, la France et la Grande-Bretagne lui déclarent la guerre.

Sources utilisées :

- ✚ Précis d'Histoire du temps présent 1914 - 1991, Franz Hayt, 3^e édition, De bœck, 1991.
- ✚ Racines du futur, dirigé par Léopold Gênicot et Jean Georges, tome IV : de 1918 à nos jours, édition Didier Hatier, 1993
- ✚ L'ascension du Troisième Reich, La seconde guerre mondiale, Editions Christophe Colomb.

Auschwitz,

La fin du voyage.



Le 27 janvier 1945, il y a pile 60 ans, le camp de concentration d'Auschwitz est libéré. C'est la fin du cauchemar, de ces camps de la mort créés par les nazis, où des millions de personnes furent déportées et assassinées.

LA « SOLUTION FINALE ». C'est en ces termes que les nazis en 1942 décident de régler définitivement le sort des Juifs. Ils se mettent alors à aménager des camps d'extermination en Allemagne et en Pologne, véritables centres de mise à mort à grande échelle. Les Juifs, à leur descente du train, sont triés. Certains, les plus faibles, les plus vieux, sont directement conduits à la chambre à gaz. On fait travailler les autres jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Dès qu'ils sentent la guerre perdue, les Allemands vont détruire ces «abattoirs humains» mais les croquis et surtout les témoignages des survivants permettront de comprendre comment fonctionnaient ces monstrueux crématoriums.

Quand, le 27 janvier 1945, les soviétiques libèrent Auschwitz, des millions de personnes y ont déjà péri (lire ci-contre). Dont 25.000 Juifs de Belgique, partis de la caserne Dossin, près de Malines. Au moment où le plus grand des camps livre enfin son terrible secret, le monde comprend qu'un cauchemar sans précédent pour le genre humain vient de prendre fin.

Une extermination de masse comme on n'en avait jamais connue. Un génocide, ni plus ni moins.

Les survivants se mettent alors à raconter. Comment dans le camp, on n'a plus de nom mais juste un numéro, tatoué. Comment on est traité mille fois pire qu'un chien parce qu'un chien, au moins, on lui parle, on le nourrit. Les anciens racontent même que, le jour où ils ont pu recommencer à manger avec une fourchette, ça les a fait pleurer.

Alors, quand les portes des camps se sont ouvertes, il a fallu un moment aux prisonniers pour comprendre qu'ils étaient enfin libres.

Charles Palant explique que ce moment- là, le moment de la libération, ça a été un moment de profonde émotion, mais d'immense chagrin aussi parce ce qu'on s'est remis à penser à tous les copains qu'on a vus disparaître, y compris la veille, des types qui sont morts et nous, on ne réalisait pas qu'on était libres...